HÉLÈNE LENOIR

LA FOLIE SILAZ

roman

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

LA FOLIE SILAZ

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

La brisure, 1994 (“double”, nº 23).
Bourrasque, 1995.
Elle va partir, 1996.
Son nom d’avant, 1998 (“double”, nº 16).
Le magot de Momm, 2001.
Le répit, 2003.
L’entracte, 2005 (“double”, nº 56).

HÉLÈNE LENOIR

LA FOLIE SILAZ

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

L'ÉDITION ORIGINALE DE CET OUVRAGE A ÉTÉ TIRÉE À VINGT-CINQ EXEMPLAIRES SUR VERGÉ DES PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS DE 1 À 25 PLUS SEPT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE H.-C. I À H.-C. VII

L'auteur a bénéficié
pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre.

© 2008 by Les Éditions de Minuit
7, rue Bernard-Palissy, 75006 Paris
www.leseditionsdeminuit.fr

En application des articles L. 122-10 à L. 122-12 du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction à usage collectif par photocopie, intégralement ou partiellement, du présent ouvrage est interdite sans autorisation du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris). Toute autre forme de reproduction, intégrale ou partielle, est également interdite sans autorisation de l'éditeur.

I

Extrait de la publication

Peu avant midi, à plus de soixante à l'heure sur l'avenue, ça l'a secouée comme un flash de radar. Coup de frein, barrissement de klaxons, elle crie, bifurque dans la première à droite, s'arrête sur un bateau, coupe le contact, se frotte les bras et les rapproche, mains aux épaules, haletante, qu'est-ce que c'était ?... aveuglée en plein excès de vitesse, frôlant, frôlée... si c'était un radar, la photo dira quoi, à cette seconde, son visage à cette seconde, elle le verra, le voit, son visage de l'arrivée, tendu encore pendant la traversée des faubourgs ralentie par les poids lourds et les feux, puis le panneau, l'avenue, les arbres, j'y suis, je double, l'élan, la photo le dira, et si c'était la dernière, la dernière photo d'elle révélée dans dix jours, une lettre recommandée, l'avis, l'amende, la preuve en noir et blanc : elle ici, et toute la fatigue, le trac bruyamment expirés...

Elle fixe la pendule digitale du tableau de bord, les traits ambrés disposés en carrés ouverts, fermés : le

Extrait de la publication

cinq, le huit, en pensant aux allumettes du casse-tête de l'enfance où il suffisait d'en déplacer une pour former ou fermer la maison... Ses mains glissent, se posent. Machinalement, elle se remet en route, tourne à droite pour rejoindre l'avenue et vérifier qu'il y avait bien un radar dissimulé devant une voiture suspecte, la photo, j'aimerais tant... et s'il est là, si on doit, dans dix minutes, je peux y être dans dix minutes si je me dépêche, mais je n'ai pas de fleurs... c'est ça : les fleurs...

Apaisée, elle fait demi-tour : les fleurs. L'avertissement ressenti quelques instants plus tôt n'avait donc rien à voir avec son voyage et sa présence indésirable à l'enterrement mais concernait évidemment les fleurs, l'erreur qu'elle s'apprêtait à commettre en maintenant sa décision d'arriver les mains vides, de répondre à d'éventuelles remarques en invoquant un oubli que l'agitation de ses préparatifs, ses enfants à caser, la longue route et surtout l'émotion, elle ne manquerait pas de le dire : l'émotion, ce mot excusait tout, elle s'en était rendu compte ces derniers jours, elle l'avait prononcé tant de fois et avec d'autant plus de franchise que la mort d'Odette, à partir du moment où elle était soudain devenue envisageable puis peu à peu prévisible, inéluctable le jeudi et attendue tout le week-end jusqu'à ce que, vers six heures le lundi matin, comme en dormant, lui avait dit Muriel au téléphone, elle n'a pas souffert, la garde était là...

– Et Do ?... comment... ? Dans quel état maintenant, mon Dieu... ! Je peux lui parler ?...

– Oui, je vais voir, attends.

Et au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, certainement trois ou quatre tout à fait silencieuses, comme si Muriel avait enfoncé le combiné dans un coussin pour l'éloigner, l'isoler encore plus ou lui passer le relais en l'asseyant de force au chevet de la morte, le temps de chercher Do dans une maison soudain devenue immense, Carine se demandait ce qu'elle pourrait bien lui dire. Espérait l'entendre pleurer pour pouvoir l'attirer contre elle et le réconforter en lui promettant de venir à l'enterrement ou tout de suite, s'il avait besoin d'elle, elle partirait séance tenante, son cœur, malgré toutes ces années de séparation, son cœur de mère n'avait jamais battu si fort, elle seule pouvait le consoler et comprendre, sentir quel drame, quel chagrin, mon chéri, ta grand-mère...

Déconcertée, quand il avait enfin pris la communication aussi laconiquement que les jours précédents, elle s'était aussitôt persuadée que sa voix était plus sourde, plus pâteuse. Il lui semblait percevoir des reniflements discrets tandis qu'elle formulait ses questions pressantes auxquelles il répondait docilement comme toujours : oui, non, je peux pas dire... Mais si je viens, si je m'arrange, dès qu'on connaîtra la date, pour être près de toi le jour de l'enterrement, ça te fera plaisir ?... Je regrette tellement de ne pas avoir pu la revoir, ta pauvre mamie, c'est arrivé trop brusquement, mais est-ce qu'au moins ton père... est-ce qu'il a pu, lui, finalement, est-ce qu'il est là ?... Do ! Tu m'entends ? Tu ne veux pas me le dire ?...

– Il va venir.

Et, sachant que c'était inutile de lui demander une fois de plus si c'était sûr, s'il s'était vraiment manifesté pour indiquer un lieu, une heure où Muriel devrait aller le chercher, étant donné que la garde lui avait affirmé la veille au téléphone que Silaz avait été prévenu mais qu'on était sans aucune nouvelle, elle avait dit :

– Bon, mais moi en tout cas, moi je viendrai.

Midi six, les fleurs... Elle roule tranquillement vers le cimetière en récapitulant à mi-voix ses priorités : faire une croix sur la cérémonie, m'arrêter dans un bistro pour prendre un café, me laver les mains, me remaquiller, me regarder dans une vraie glace, les détails et l'ensemble, mes sourcils, mon foulard, mes cheveux, s'il est là... parfum, changer de chaussures, acheter une fleur, un lys évidemment, elle adorait les lys, mais si tout le monde y a pensé, si le cercueil croule sous une montagne de lys, le mien... des anémones alors ?... un petit bouquet que je pourrai tenir discrètement et lancer dans le trou sans être encombrée, maladroite, leurs regards sur moi quand ce sera mon tour... ou demander plutôt au fleuriste de couper la tige, de ne laisser que la fleur, bien ouverte de préférence, c'est juste le geste, vous savez, un rituel dans cette famille, mais servez d'abord la dame, je vais réfléchir encore un peu, j'ai le temps, j'ai beaucoup trop de temps maintenant parce que la cérémonie, ça ne sert à rien, je préfère attendre qu'ils soient sortis, ce

Extrait de la publication

sera plus facile de les retrouver dehors, oui, je vais m'arranger pour arriver au moment où le cortège traversera le cimetière et me fondre dans la queue, leur donner l'impression quand ils se répartiront autour de la tombe que j'étais avec eux dans la chapelle... et si, à ce moment-là, on se... s'il me... sans courage tout d'un coup...

En contrebas du cimetière aménagé en vaste jardin à l'anglaise, une cinquantaine de personnes se sont regroupées autour de la tombe et récitent un Notre Père, grommellement porté par la voix forte du jeune pasteur tout en noir, lunettes épaisses, robe ample, mains jointes sur sa toque de velours et sa bible. Les haleines dans l'air froid se font plus minces quand les bouches se referment et qu'il l'appelle en levant la main : Odette Silaz ! Souviens-toi..., effleurant de sa manche le couvercle du cercueil et la tresse de gerberas qui joliment s'y prélasse. Glaise, cendre, poussière, dit-il. Un écureuil court entre deux tombes, s'arrête, s'élance vers le tronc d'un hêtre et file se perdre dans les branches.

Le pasteur s'écarte pour céder la place aux hommes des pompes funèbres, six sexagénaires en long manteau et haut-de-forme noirs qui montaient la garde de part et d'autre du chariot. Ils se penchent ensemble pour saisir et tendre les bouts des trois cordes passées

Extrait de la publication

sous le cercueil. Ils le soulèvent, le tiennent un instant à l'horizontale au-dessus du trou où ils le font descendre lentement en laissant imperceptiblement glisser les cordes. Des cous se tendent. À aucun moment la caisse ne tangue ni ne s'incline.

Ils enlèvent leurs gants de coton blanc, les fourrent l'un dans l'autre, les jettent sur le cercueil, se décoiffent, s'inclinent, se redressent, remettent leur chapeau, reculent d'un pas, pivotent d'un quart de tour, en cadence, tous les six ensemble, raides puis délivrés soudain ou congédiés par les sanglots de Blanche tassée dans son fauteuil que la religieuse avait avancé à côté de Muriel pour qu'elle puisse mieux voir et peut-être comprendre. Ces deux ou trois jets de voix étranglée, aussi brutaux que des éternuements, déclenchent aussitôt un mouvement de l'assistance, piétinements, murmures, hochements de tête, bruits de gorge se répercutant sur les croque-morts qui déjà se dispersent et s'échappent, pliés en deux, à moitié accroupis, relevant d'une main les pans de leur grand manteau noir, attrapant de l'autre leur chapeau pour éviter de le perdre ou de l'abîmer en se faufilant à travers les buissons peu fournis qui bordent en arrondi cette parcelle du cimetière.

Muriel oscillait entre Do et la vieille infirme tous les deux secoués, mêmes sons, mêmes gestes pour tenter d'étouffer dans un mouchoir l'un son fou rire, l'autre ses pleurs. Muriel entre eux, coups de coude indignés à droite, pression de main affectueuse à gauche, dépas-

sée, d'autant que ça allait être leur tour, ils devraient s'avancer les premiers vers le bord, le tas de terre sableuse, la petite pelle... Mais pas à trois, non, le fauteuil, moi, et Do, s'il rigole en plus... pensant alors qu'elle avait oublié de lui dire qu'il n'était pas obligé de jeter une pelletée de terre sur le cercueil, quand elle avait vaguement essayé la veille de le préparer à cette journée et finalement renoncé : Tu tâcheras d'être quand même à peu près propre et, pour le reste, tu n'auras qu'à rester près de moi, regarder et faire pareil..., ce qui supposait maintenant qu'elle lui donne la moitié de son bouquet, les dernières roses du jardin dont elle avait rogné le gros des épines et lié les tiges avec un élastique, mais pas envie, non, et il s'en fout d'ailleurs...

La quinquagénaire en tailleur gris qui s'était présentée comme l'ordonnatrice et que son air bonasse faisait passer pour une amie de la famille, lui a touché le bras : Allez-y...

Elle ne prend pas la pelle, elle y met la main, jette une motte sur le cercueil, puis elle lance ses fleurs, les regarde quelques secondes en regrettant qu'elles soient tombées à côté, à la hauteur de ce qui devait être le coude gauche de sa mère, se demandant où alors, à quel endroit elle aurait préféré les voir sur la caisse, mais nulle part en fait, j'aurais dû les garder et les mettre chez moi dans un vase... Et, tandis qu'on lui enjoint aimablement de reculer puis d'attendre de façon à recevoir les condoléances des proches qui s'apprêtent à défiler à sa suite devant la tombe, elle

Extrait de la publication

voit les hommes s'enfuir dans leur long manteau noir, seuls ou à deux, au-delà des buissons, remontant à grandes enjambées vers le portail, pressés d'aller déjeuner, parlant, gesticulant, agitant leurs gibus aplatis, cigarettes, saluts camarades au jardinier qui descend à leur rencontre en poussant le chariot à deux étages où sont entassées les gerbes et les couronnes, tous les lys ramassés dans la chapelle.

Muriel pensant que c'était exactement ce que sa mère avait désiré puisqu'elle s'était renseignée, avait exigé ces services, écrit le nom et l'adresse de la maison de pompes funèbres à contacter, ses dernières volontés accomplies : les costumes, le spectacle et le pasteur de l'Église méthodiste, un nouveau qui ne l'avait connue que mourante mais savait évidemment qu'elle faisait partie depuis une quinzaine d'années de ses ouailles, comme il venait d'ailleurs de l'apprendre par son éloge funèbre à la plupart des proches qui se rappelaient seulement qu'Odette avait épousé un protestant.

Do qui s'était cru obligé de jeter deux poignées de terre sur le cercueil l'avait rejointe et se frottait distraitement les mains : Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

– On attend.

Gros soupir.

Penchée sur Blanche, la religieuse lui parlait à l'oreille et guidait sa main sur le manche de la pelle. Puis elle l'a laissée prendre une peluche qu'elle cachait sous son plaid, un petit singe marron en pull rouge et culotte jaune. Blanche l'a regardé et embrassé avant

Extrait de la publication

de le jeter des deux mains loin devant elle et de s'appuyer sur ses accoudoirs pour voir s'il était bien maintenant sur le cercueil de sa sœur. La religieuse lui a touché l'épaule, a manœuvré le fauteuil pour laisser la place aux suivants, regardant tendrement sa protégée qui levait vers elle son visage fier et plein de larmes.

Le rire de Do alors, même s'il lui a juré après que c'était faux, qu'il n'avait certainement pas rigolé, pas à ce moment-là en tout cas, je t'assure – ou quelque chose qu'elle, Muriel, avait dû percevoir au-delà du singe lancé dans le trou et du regard de la religieuse sur Blanche, parmi les silhouettes sombres agglutinées entre les tombes ou plus haut quand le dernier pan de tissu noir a diparu vers la sortie, comme si elle avait reconnu avec certitude non pas quelqu'un mais l'absence, bien plus scandaleuse que le rire de Do : Georges.

Elle ferme les yeux, serre les mâchoires, se détourne, enjambe un obstacle feuillu, sa semelle glisse dans la terre humide près de la haie, elle prend appui sur le chariot du jardinier, l'ordonnatrice à ses trousses : Mais Madame !... Elle la repousse brutalement, longe les buissons, les contourne et s'enfuit par le même chemin que les croque-morts en soufflant bruyamment, les yeux au sol, cette rage, reniflant, jurant, d'en être toujours là, de n'avoir rien appris, quarante-quatre ans et c'est pareil, non, c'est pire, parce que, je ne sais pas... salaud, fumier, et l'autre qui se marre, mais moi, c'est fini, terminé, là, c'est plus la peine, je me tire, j'ai

donné, ça suffit, trop, beaucoup trop, pendant que lui, salaud !..., sans pouvoir, sur ces quelque deux cents mètres parcourus au pas de course, le front en avant, concentrée sur l'interdiction de se retourner ou de regarder simplement autour d'elle, sans pouvoir s'empêcher pourtant d'espérer, d'imaginer que, s'étant tenu tout ce temps à l'écart et n'étant venu que pour elle, il pourrait surgir, apparaître, jeter son mégot en décollant son dos d'un tronc d'arbre, du mur de la chapelle ou de la camionnette grise garée sur le parvis désert, il s'avancerait nonchalamment à sa rencontre, mains dans les poches, souriant, la tête penchée, ou bien il s'approcherait par-derrière sur le parking, elle sentirait ses doigts sur son épaule en ouvrant la portière de sa voiture où, le front sur le volant, elle l'entendrait maintenant frapper doucement au carreau et se redresserait, se calmerait, oublierait l'heure, l'obligation d'y retourner, d'aller au-devant d'eux pour les saluer, les écouter et leur indiquer le bistro quand ils sortiront du cimetière...

Extrait de la publication

En prenant position dans le rang qui se formait, les vieilles du quartier avaient très vite repéré Carine et s'étaient arrangées pour l'entourer, lui demander si elle avait pris le train ou fait la longue route le matin même, si elle comptait rester quelques jours auprès de son fils qu'elles appelaient toujours Dodo, puis, ayant enfin l'air de comprendre qu'elle préférait se recueillir et leur répondre éventuellement plus tard, elles ont continué leurs chuchotis, l'une d'elles apercevant à travers les feuillages Muriel qui se dépêchait de regagner la sortie, mais pourquoi ?, qu'est-ce qui s'est passé ?, son frère peut-être... Georges ?, vous l'avez vu, vous ?... en attendant on pèle de froid, pour moi elle est allée prévenir le bistro qu'on est beaucoup plus nombreux que prévu, mais tout le monde ne va pas y aller, nous oui, enfin je pense que nous quand même, ça ce serait le comble qu'on nous laisse reprendre l'autobus le ventre vide et par ce froid de canard, chut, attention, ça va être à nous, ensemble, hein, deux par deux, prenez mon bras !...

Extrait de la publication

Tellement agitées qu'elles ne s'étaient pas rendu compte que Carine les avait lâchées en profitant du désordre que le départ de Muriel venait de créer et dont l'ordonnatrice, rancunière, se désintéressait totalement. Les premiers, ceux qui faisaient partie des proches et se détendaient en bavardant après l'épreuve de l'ultime hommage, revenaient en petits groupes sur leurs pas et se mêlaient maintenant aux derniers, en interpellaient ou en embrassaient quelques-uns, parents éloignés, cousins retardataires poireautant comme elle au milieu d'inconnus, anciens collègues, paroissiens, voisins ou commerçants du quartier.

Le dos rond, les jambes un peu fléchies et le nez dans son foulard, elle avait aperçu Do, le pensait du moins, incertaine, perturbée par son allure et son gabarit, mais c'était le seul garçon de cet âge et il était passé en compagnie d'un vieil oncle qui discourait en le tenant paternellement par l'épaule. Elle avait entendu des voix féminines se désoler de l'absence de Georges qui s'était paraît-il excusé, avait vraiment essayé de faire l'impossible, disait l'une, mais, commentait l'autre, il a toujours dit ça, et, pour enterrer sa mère quand même, il aurait pu, ou rien que pour son fils, parce qu'elle, c'est fini, elle est entrée dans son éternité, Odette, mais lui, le petit qui n'est d'ailleurs plus si petit que ça, il n'avait qu'elle en fait et il est secoué, ce gosse !... Est-ce qu'au moins sa mère ?, tu l'as vue ?, Carine, est-ce qu'elle est venue ?...

Une pointe crevant son courage et l'artère où le

Extrait de la publication

sang bouillonnait et cognait de plus en plus fort, l'envie de se laisser tomber évanouie entre les vieilles, de basculer la tête la première dans le trou avec sa fleur. Pendant quelques secondes, ça l'envahit avec la même violence qu'il y a quinze ou dix ans encore, dans ces moments où rien ni personne, aucun homme, pas même un enfant... cette perdition, quand elle a su qu'il ne reviendrait pas et peu à peu compris, des années pour comprendre que ce serait pour toujours... Puis, comme si le souvenir de ses convalescences lui permettait peu à peu d'imaginer que ce n'était pas de son sang qu'elle se vidait mais de la tension que le désir et l'angoisse avaient chauffée depuis plus de huit jours à en perdre parfois le souffle, elle froisse sa fleur de lys entre ses doigts gantés et la fourre dans son sac. S'écarte pour cheminer incognito derrière deux femmes et la religieuse poussant lentement le fauteuil roulant sur l'allée qui se coude là où commence la pente et où Do s'est arrêté pour se débarrasser sans doute de l'oncle qui devait le questionner sur ses études et son avenir.

Il est en train de relacer ses baskets, le pied droit sur une stèle, position qui lui demande visiblement un effort, tant il est, mon Dieu, ce n'est pas... ou ce sont ses vêtements, attifé, cette parka, vraiment, il aurait pu tout de même, ou c'est la grosse doublure et le blazer qui donnent cette impression, j'espère qu'il a mis un blazer dessous...

– Mais le voilà !, s'écrie devant elle une des femmes qui accompagnent Blanche et la forcent à ralentir. Do,

Extrait de la publication

le petit-fils d'Odette, on vient juste de, vous voyez que quand on parle du loup, hein, c'est lui, le fils de Georges... le petit Silaz, Dodo, c'est ça, vous vous souvenez !...

Il s'est redressé, tend vaguement la main, se la passe dans les cheveux et elle le voit. De face. S'arrête, baisse instinctivement la tête et ferme les yeux, essaie d'ajuster son émotion à la réalité de l'instant, d'actualiser l'image que ses coups de fil hebdomadaires avaient approximativement brossée à partir d'éléments concrets, quand sa voix s'était mise à muer par exemple, tard, anormalement tard, ou quand il lui avait indiqué sa taille pour qu'elle lui envoie un sweat-shirt pour son anniversaire. Elle : XXL, déjà, mais tu as drôlement grandi, dis donc ! – Oui oui. Sa grand-mère lui avait fait comprendre au téléphone qu'il était grand et fort, baraqué, costaud, Odette aimait ce mot : costaud. La rudesse et la chaleur sombre du mot. Et elle en était fière, car c'était son travail, son œuvre, sa réussite, ce dont elle n'avait pas été capable avec Silaz, elle l'avouait maintenant mais ne s'en désolait pas puisqu'elle prouvait à la terre entière qu'elle aurait fait de son fils un homme, un vrai, s'il avait voulu en être un ou le devenir...

Do souriait, et elle... est-ce qu'il m'a vue ?, reconnue ?, est-ce que... ?

Mais il ne la regardait pas, souriait visiblement à quelque chose ou à quelqu'un qui se trouvait loin derrière elle sur sa droite et, reconnaissant dans ce sourire

Extrait de la publication

l'éclat de celui de Silaz, touchée au cœur par cette ressemblance surprenante et furtive, elle ne s'est pas retournée, n'a donc pas pu voir plus bas, de l'autre côté des buissons, lui affirmera-t-il ensuite, son père lui adressant en partant un signe amical du bout des doigts, il l'imitait en agitant les siens devant son torse, comme ça, je le jure, alors qu'il n'y avait évidemment rien ni personne quand elle a regardé dans cette direction quelques secondes plus tard, juste avant de s'avancer vers lui, se demandant quoi, comment... sa répulsion à devoir l'embrasser, mettre la joue contre la sienne et le nez près de ses cheveux, de son cou, de ses vêtements qui sentaient certainement la transpiration, la cuisine et les sprays utilisés pour dissiper l'agonie plutôt que d'aérer leur vivoir...

Mais il lui tend la main en la regardant comme il vient de regarder les étrangères qui l'ont précédée, amusé : Ah !, du ton dont il dirait Madame !, faussement respectueux. Décidément, quel grand jour ! Tu as vu papa ?

Et elle : Comment ? Ton... Mais non ! Où ça ? Quand ?...

– Bah, là-bas...

Elle, se précipitant aussitôt vers l'autre partie du cimetière, tournant la tête, scrutant l'ensemble du terrain et les alentours embrumés sous le soleil, perdue, elle fouillait du regard tous les endroits où quelqu'un aurait pu chercher à se dissimuler, troncs d'arbre, stèles, buissons, un calvaire, la courte haie derrière laquelle se trouvaient les croix toutes semblables des

soldats rangées devant celles plus grandes de deux ou trois officiers. Et c'était ce qu'elle avait ressenti quelques heures plus tôt quand elle s'était arrêtée au bord du lac absorbé par le brouillard et chaque fois qu'elle prend conscience de l'immensité du monde et des villes où Silaz au même moment mais où ?... Où ?...

Extrait de la publication

Cette édition électronique du livre
La Folie Silaz de Hélène Lenoir
a été réalisée le 13 novembre 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707320490).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326195

Extrait de la publication